

# LA REVUE HEBDOMADAIRE

MARIUS-ARY LEBLOND....	L'Îlette à palmistes (Nouvelle).....	395
MARCELLE FAUCHIER DELAVIGNE..	Le Sourire de « La danse » (vie de la Princesse de Racovitza) (I).....	416
LOUIS GUICHARD.....	Sainte Marine (roman) (IV).	441
PAUL SCHRICKE.....	Les origines du Collège de France.....	457
GEORGES OUDARD.... ..	L'Europe et nous : La ca- rence allemande.....	481
MARCEL BRION.....	Littérature étrangère : <i>George Meredith</i> .....	492
LOUIS LATZARUS.....	Chronique politique : <i>On ne nous aime guère</i> .....	496
BERNARD ZIMMER . . . . .	Les disques du mois.....	499

o

A LA LIBRAIRIE PLON - PARIS

8, RUE GARANCIÈRE (6<sup>e</sup>)



3 francs.

---

# DANS LE GRAND DÉSERT

(JOURNAL DE ROUTE DE LA MISSION ALGER-TCHAD)

---

*De janvier à mai 1929, le prince Sixte de Bourbon, accompagné du prince Gaëtan de Bourbon, son plus jeune frère, du capitaine de corvette comte Hector de Béarn, du lieutenant-colonel Gautsch, du comte Jean de Neufbourg, lieutenant pilote-aviateur, du capitaine d'artillerie Bach et du chef-mécanicien Paul Auvray, a accompli une remarquable exploration du Sahara Oriental et établi la liaison directe d'Alger au Tchad, par le Hoggar et l'Air.*

*Le prince publie son carnet de route où il a réuni les souvenirs de cette très importante Mission, sous le titre : Dans le grand désert. — Journal de la Mission Alger-Tchad (1).*

*Nous sommes heureux de donner la primeur d'un des chapitres les plus attrayants de ce livre, celui où le prince Sixte raconte la traversée du désert inconnu entre Tamanrasset et Agadès.*

---

16 février. — Défilant lentement entre la double rangée de méharistes alignés, nos trois voitures, la bleue, la blanche et la rouge, se sont arrêtées au petit jour devant le monument du général Laperrine et la croix du Père de Foucauld, dernier hommage de notre mission aux deux grands Sahariens.

Puis, après de cordiaux adieux au lieutenant d'Ornant,

(1) Éditions des Portiques.

nous prenons la piste qui dévale vers l'Ouest, et, en avant, Cap au Sud.

Notre caravane compte depuis ce matin un membre de plus en la personne d'un Targui que l'Amenokal nous a donné comme guide à travers le désert inconnu. Ancien méhariste au service de la France, c'est un homme auquel on peut se fier et qui, paraît-il, connaît tout le désert jusqu'à Agadès pour l'avoir traversé plusieurs fois avec des caravanes.

Les 70 premiers kilomètres que nous avons déjà reconnus il y a quinze jours n'offrent aucune difficulté. C'est vraiment un beau travail qu'à fait d'Ornant, et à un prix défiant toute concurrence, car sur un crédit de 25 000 francs, il n'a encore dépensé que 10 000 francs pour commencer la piste et la jalonner sur 360 kilomètres. Le reste va lui servir à l'améliorer, et ceux qui passeront après nous trouveront là une excellente route avec un peu moins de cassis ; pour le moment, les ressorts doivent être à toute épreuve pour résister aux bonds que font nos voitures. Ce n'est pas un jeu d'enfant que de conduire de Tamanrasset à Agadès. Il faut une attention de tous les instants pour éviter un trou brusquement aperçu ou une motte de terre plus haute que les voisines et qui risquerait d'arracher le pot d'échappement ou d'endommager le pont arrière. Parfois, pendant des kilomètres, on trouve un terrain excellent où l'on pourrait rouler à toute vitesse. Mais tout à coup, un petit ressaut ou un creux se présente, il faut freiner, couper en biais, sinon nos pauvres reins durement secoués seraient brisés à la fin de la journée.

Il est 11 heures lorsque, à 117 kilomètres de Fort Laperrine, nous prenons un dernier alignement sur le très lointain Ilaman. Peu après nous apercevons un Targui qui accourt de loin en agitant un pan de son manteau. C'est le courrier d'Agadès. Parti depuis cinq jours de Tamanrasset, il a été forcé de s'arrêter là, son méhari

étant malade. Il a suffisamment de vivres, mais peu d'eau. Nous avons rempli sa guerba, lui promettant d'aviser les Touaregs que nous pourrions rencontrer ainsi que le chef de poste d'Agadès. Notre passage fut une providence pour lui, car, à cinq jours de marche de tout point d'eau, il n'aurait jamais atteint son but et serait mort de soif comme tant d'autres.

Un troupeau de gazelles Dorcas, assoupi par la chaleur, se réveille brusquement au bruit de nos voitures. Elles prennent la fuite, mais trop tard. La dernière tombe au coup de mousqueton tiré par la première voiture. La végétation se fait rare, et comme nous craignons de ne plus trouver de bois, nous avons fait halte pour ramasser des brindilles sèches. Nous venons en effet de quitter la région montagneuse pour rouler en plein Tanezrouft, sur un sol dur et peu accidenté. Les brindilles que nous ramassons sont épineuses et cette corvée de bois nous déchire les mains. Déjà le froid et la sécheresse du Hoggar les ont profondément gerçées et nous manquons de glycérine, seul remède à ce mal.

Vers 14 heures, au kilomètre 145, les traces de la Ford du capitaine Augiéras venu ici il y a quelques mois pour inspecter la piste, tournent à droite pour aboutir aux restes d'un campement, point extrême de son expédition. Dorénavant, nous sommes sur terrain absolument vierge.

A cette annonce, Neufbourg lève ses longs bras au ciel en poussant un hurlement d'Iroquois, puis il entonne à pleine voix une de ces belles chansons qui célèbrent dans la marine les mérites des filles de Camaret. Comme les nombreux couplets n'ont point épuisé son enthousiasme, il s'attaque au refrain non moins militaire qui vante les mérites d'un homonyme du plus illustre évêque d'Orléans.

Le colonel Gautsch et moi nous écoutons admiratifs tandis que, emmitouflé dans deux burnous, calé en surcharge sur un sac bas, Bélaïd contemple silencieux le désert à travers ses lunettes immenses. Le stock de chan-

sons de Neufbourg semble inépuisable ; à elles s'ajoutent les renforts de l'École polytechnique et de l'École navale représentés par le colonel et par Béarn, les chansons de guerre que tous nous connaissons, et celles de l'armée du Rhin que le capitaine Bach débite en rougissant.

La Hamada, bosselée, coupée par moment d'arêtes rocheuses, s'étend à l'infini implacablement blanche et perdue dans le mirage vaporeux.

Les redjems filent tout droit sans souci du terrain tandis que nous zigzaguons au petit bonheur autour des crêtes basses et des pitons coniques.

A 15 heures, une colline carrée, de celles que l'on appelle au Sahara une gara, est reconnue par le guide ; c'est Tin Beggane (172 kilomètres de Tamanrasset). On s'arrête pour reprendre des alignements et faire un croquis. L'Oued Zazir retrouve près d'ici l'Oued Tidjederine ; c'est ce que nous dit le guide, car il est fort difficile de reconnaître le cours d'un oued dont la dépression est à peine visible. Après quelques kilomètres de reg billard, les petits rochers affleurants et les pierres recommencent ; la marche devient hésitante et lente.

A 17 heures nos compteurs marquent 222 kilomètres quand nous longeons un gros caillou éruptif, le Tisselatin. Au delà d'une vague de sable, la plaine étend ses longues ondulations nues et brûlées, où l'on chercherait en vain la moindre trace de verdure. Le soleil est déjà bas lorsque, à la hauteur de l'Oued Laouni, Hector de Béarn dans la voiture duquel j'ai pris place pour une heure, m'indique vers l'Est une tache plus sombre sous le mur doré d'une haute dune : « Du bois ! » En effet, à la jumelle, nous reconnaissons un amas de branches sèches. Quelle aubaine ! car nos brindilles amassées à midi n'auraient pas fait long feu. Aussitôt je mets le cap à l'Est et rejoins l'emplacement où nous camperons (230 kilomètres de Fort Laperrine). C'est d'ailleurs un endroit charmant, et nous y avons fait provision d'une grande

quantité de bois mort pour notre cuisine de ce soir et des jours suivants.

Une jolie dune haute de 10 à 12 mètres nous protège du vent d'est. Les trois autos placées en pi grec, chacun a mis son lit à côté de sa voiture sauf le capitaine Bach qui prétend ne pouvoir dormir si on ronfle, et qui fait l'ermite, isolé à cinquante mètres dans les sables. Je prends la première et même la deuxième garde. Neufbourg qui devait me succéder dort comme un bienheureux. Son nez seul pointe hors des couvertures vers les astres. Je ne puis me décider à le réveiller, et puis la nuit est si belle, silencieuse comme une nuit de neige en montagne. Je regarde les étoiles se lever scintillantes par-dessus la dune toute rose sous les rayons de la lune déjà basse, et le firmament se déplacer lentement sur ma tête.

Tous les quarts d'heure un tour du camp. Rien ne bouge. Nous avons éteint le feu de crainte d'être aperçus de loin et d'attirer des maraudeurs. Mes deux heures de garde passent comme par enchantement. Je réveille Béarn qui, habitué au quart dans la marine, se lève sans hésitation. Pendant que, couché, j'admire la nuit divine, je le vois le sextant à la main se livrer à des calculs de hauteur sur la Polaire.

Les vers Raciniens chantent dans ma mémoire :

*Enfin lorsque la nuit a déployé ses voiles,  
La lune au visage changeant  
Paraît sur un trône d'argent  
Tenant cercle avec les étoiles.  
Le ciel est toujours clair tant que dure son cours  
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.*

Béarn qui voit que je ne dors pas encore vient me dire tout bas : « Venez admirer la Croix du Sud, elle est magnifique en ce moment. » En effet, bas encore sur l'horizon, les 5 clous d'or brillent au ciel, tandis qu'au Nord, la Polaire déclinant marque notre progression vers le Sud.

17 février. — Réveil à 4 h. 30 de façon à partir dès que le jour sera assez clair pour retrouver les traces des roues et rejoindre la piste que nous avons abandonnée hier.

Nous voilà de nouveau roulant sur un reg assez dur ; avec des affleurements de roches qui nous obligent à faire une route en lacets ; mais la piste chamelière est toujours jalonnée par des pierres plantées dans le sable, et la direction générale est facile à retrouver. Vers 7 heures, je tire une gazelle, une toute petite gazelle détachée d'un troupeau, après une assez longue poursuite ; si jolie dans le mirage par le jeu de la lumière, ses bonds semblent plus légers encore qu'ils ne le sont en réalité. J'ai eu un moment pitié de la pauvre bête, mais Neufbourg, crispé au volant, se penche vers moi, tel Méphisto vers Faust : « Pensez au gigot ; Hector nous regarde. » Ah ! oui, Hector de Béarn qui suit dans la deuxième voiture m'a bien recommandé de fournir une gazelle pour la cuisine, aussi jeune que possible, a-t-il ajouté avec un sourire sous-entendu, car jusqu'ici, religieusement fidèle au vieux rite de la chasse, j'ai toujours choisi les animaux ayant les plus beaux massacres, mais aussi les gigots les plus durs.

Vers 8 heures du matin, après avoir tâté des sables enlisants de l'Oued Laouni, nous nous heurtons à un passage assez difficile (km. 69), la région montueuse de Tin Fafane, qu'il nous faut contourner par la corne Nord jusqu'à trouver un passage à travers le sable. Pendant plus d'une demi-heure, nous traversons une vaste étendue de sable ridé sur lequel on danse un véritable shimmy. Au milieu des rochers, dressés comme des créneaux, deux cônes, noirs comme du charbon, émergent du sable roux. On se rend très bien compte ici du travail fait par le soleil et le vent. La roche, malgré la pigmentation noire qu'elle secrète pour se défendre contre le soleil, finit un beau jour par éclater et se réduire en poussière,

augmentant la masse impalpable qui lentement, mais sûrement, viendra un jour noyer tout le massif, et cela constituera un Erg de plus dans le Sahara. Nous approchons du 20° latitude Nord, et depuis Tamanrasset, nous sommes descendus de 1 000 mètres ; le soleil tape dur, il faut de temps en temps stopper et, face au vent, laisser refroidir l'eau des radiateurs, bien que grâce à d'excellents récupérateurs, système capitaine Nouveau, nous ne risquons pas de perdre le précieux liquide.

Les puits de l'Oued Laouni sont à sec ; c'est le désert le plus complet que l'on puisse imaginer. Les ravins des monts Tin Ezzararine ont eux-mêmes l'air assoiffés. Le sol est détestable, aux cailloux succèdent des dalles, puis de nouveau le reg.

Vers 10 h. 30, la voiture bleue a eu pouvoir franchir un petit isthme de sable et s'est enlisée si profondément que Béarn, avec la blanche, a dû faire le tour de l'Erg et s'en approcher d'assez près pour la déhaler à l'aide des trois remorques en fil d'acier, mises bout à bout.

Pendant ce temps, la rouge s'est ensablée également, et Béarn repart à son secours. Mais le mécanicien ne suit pas les indications qu'il lui donne et le voici à son tour dans le sable. La bleue libérée contourne alors prudemment la blanche, jette son filin à la rouge, et la tire sur terre ferme ; puis on part au secours de la blanche qui, remorquée par l'arrière, est enfin ramenée sur le reg dur. Pour la première fois nous avons eu chaud au point que Neufbourg a retiré son deuxième chandail.

Tout cela a duré plus d'une heure et nous a mis en appétit. Nous déjeunons vite et froid, pour ne pas nous mettre en retard. Cette partie du Sahara, ouverte sur le couloir que forme l'Oued Timersoï, entre le Hoggar et l'Air, n'est pas des plus sûres. C'est par ici que les djichs se coulent de Tripolitaine vers le Rio del Oro, et les puits rares et espacés sont forcément le point de rassemblement des maraudeurs. Il ne faut donc les approcher

qu'avec prudence et y stationner le moins possible, surtout la nuit.

D'après nos calculs, nous comptions arriver à In-Guezzam avant midi, mais les difficultés rencontrées à Tin Fafane, puis l'ensablement des voitures nous ont retardés d'environ quatre heures. Le kilomètre 112 est marqué par le rocher Akeboum (45 kilomètres de Tin Fafane). Sur la gauche une petite muraille longe notre piste ; c'est l'arête d'un plateau. A droite, à 1 000 mètres environ, des collines très basses. Puis le Batten fait place à un alignement de gros rochers noirs et luisants comme des dos d'hippopotame. Au confluent de l'Oued Essadak et de l'Oued Laouni que nous suivons depuis ce matin, quelques petits arbres rabougris sont les seuls témoins que l'eau coule à faible distance sous le sol. Le terrain est de plus en plus mauvais, au point que nous sommes obligés de descendre des voitures et d'enlever à la main et à la pioche les pierres qui empêchent de passer.

« La gare d'Ekaraf, » s'écrie le guide en montrant un gros piton sur notre droite ; nous sommes tout près d'In Guezzam.

In Guezzam ! quelle désillusion ! Nous nous imaginions ce puits situé, comme la carte semble l'indiquer, au débouché d'une gorge et entouré de mouvements importants de terrain. Or, le pays est à peine ondulé, au point que, s'il n'y avait à côté du puits un arbre remarquable, rien ne saurait le distinguer.

L'arbre d'In Guezzam, le seul de la plaine, est un Afagag de plus de 2 mètres de circonférence ; son périmètre d'ombre est de 45 mètres. La caravane que nous comptions y trouver avait dû quitter la région depuis peu de jours ; elle était là le 1<sup>er</sup> février et sans doute, ses vivres s'épuisant, a repris le chemin du retour. Mais heureusement, nos bidons d'essence sont au pied de l'arbre, soigneusement couverts d'herbes pour les préserver contre les rayons du soleil.

En revanche nous comptons sur l'eau du puits pour refaire notre plein et nous n'avons trouvé qu'une mare verdâtre qu'il eût fallu faire bouillir et désinfecter pour la boire. Par mesure de prudence je décide que, jusqu'à nouvel ordre, on ne se lavera plus. Ce point solitaire et perdu a été jadis reconnu par quelques officiers méharistes, et un accord intervenu en juin 1905 place ici la frontière entre l'Algérie et l'Afrique Occidentale Française, plus exactement la colonie du Niger. Or comme l'Algérie fait partie du territoire français, ce n'est qu'ici, au Sud du 20° de latitude Nord, que commence le territoire des colonies.

A cent kilomètres vers l'ouest, dans le lieu dit Anesbaraka, gisent les morceaux épars de l'avion du général Laperrine, vestiges de l'un des drames les plus poignants de la conquête saharienne.

J'étais en train de photographier le puits, lorsque je vis notre guide touareg s'agenouiller sur le rebord du talus, aplanir le sable dur de la main et y tracer avec le doigt des signes tifiens. « Il écrit son nom » me dit Bélaïd, « pour que d'autres Touaregs passant par là sachent que notre caravane a été ici. »

Nous connaissons cet usage immémorial et nous l'observons à notre tour. Nous nous étions munis de plaques en tôle, portant de grands numéros blancs, qui, plantés à des endroits astronomiquement déterminés, jalonnent notre route, en indiquant les coordonnées du lieu par longitude et latitude.

Après une brève halte, nous quittons In Guezzam à 16 heures, et franchissons de faibles hauteurs où nous rencontrons deux Touaregs qui, avec trois chameaux, vont au Soudan. Nous leur donnons l'ordre d'avertir tous les Touaregs qu'ils rencontreront que notre mission a bien retrouvé son ravitaillement, et qu'à 300 kilomètres au nord, l'homme au chameau malade attend des secours. Puis nous continuons en direction E. S. E. à

135 degrés, compte tenu de la déviation magnétique.

Nous suivons cette direction autant que possible, jusqu'au soir, où nous campons sur les bords d'un Kori. A partir d'In Guezzam les lits de torrents ne s'appellent plus des oueds, mais des koris. Plus loin, ils s'appelleront Komadougous, goulbis ou dallol, toujours aussi secs, quel que soit le nom qu'ils portent.

Pendant 40 kilomètres nous avons roulé sur le Tanezrouft le plus uni, le plus plat, le plus absolument sec qu'il soit possible de trouver; on se croirait en pleine mer.

La nuit, au campement, les tours de garde sont repris par tous les membres de la mission.

18 février. — Le 18 à l'aube, nous repartons vers le Sud. On n'a pas le temps de paresser, ne sachant quelles difficultés nous réserve chaque jour. Il fait presque froid, le thermomètre marque 11°. Le même cap est repris, mais, dès le début, le guide ne cesse d'insister pour incliner davantage vers le S. S. E. et finalement vers le Sud.

A 7 h. 20, le terrain devenant extrêmement lourd et de plus en plus mouvementé, il apparaissait nettement qu'il fallait reprendre le terrain dur délaissé pour contourner le sable.

Comme nous l'apprîmes par la suite, notre guide ne connaissait, malgré ses dires, que la seule piste chamelière qui, en sortant d'In Guezzam, se dirige droit vers le puits de Taket-n'Koutat, direction donnée sensiblement par le cap de 165°.

Prenant alors carrément la direction Nord, nous apercevons, une demi-heure plus tard, droit devant nous, les dunes d'Idjederen, et retrouvons en même temps un terrain plus favorable.

Sur ce reg dur, nous avons Béarn et moi poursuivi un troupeau de gazelles; elles font au moins du 50 au

début, alors que nous ne pouvons dépasser le 40, et, comme elles se dirigent vers une région mouvementée, nous avons dû abandonner la poursuite ; elles nous gagnaient de vitesse malgré la course déjà fournie. Nous avons été plus heureux une heure plus tard lorsque, sur un terrain favorable, une gazelle s'est enfuie devant nous, exactement dans la direction que nous suivons. Nous avons lutté de vitesse pendant plus d'une demi-heure. La gazelle a parcouru 12 à 15 kilomètres à toute allure, après quoi, elle s'arrête haletante, épuisée. Je l'approche à la toucher, mais elle m'envoie un vigoureux coup de corne et repart. Au bout de 400 mètres, elle s'arrête de nouveau, et, comme je ne puis la capturer vivante, je me décide à la laisser vivre. Immobile, la petite gazelle nous regarde partir.

D'Idjederen, nous atteignons sans difficulté la vaste dépression du Timersoï, large d'une dizaine de kilomètres et orientée sensiblement du N. 20° E. au S. 20° O.

Dans l'axe de la vallée, nous érigeons à l'aide d'un fût de 50 litres vide un redjem dont l'emplacement fut déterminé au sextant. Béarn, notre officier de navigation, a calculé les coordonnées qu'il peint ensuite en noir sur la tôle blanche, et, sous les chiffres, il inscrit laborieusement le pieux souhait :

*Domine salvum fac redjem.*

Il était 15 heures ; la chaleur et le mirage rendaient la marche pénible, lorsque subitement, dans le lointain, nous apercevons une ligne sombre qui semble se mouvoir. On fouille l'horizon aux jumelles, mais la brume empêche de voir. Les trois voitures, étroitement groupées, continuent lentement leur marche, chacun tenant sa carabine armée. Soudain le mirage se lève et nous distinguons une longue file de chameaux.

Nous nous arrêtons. Notre guide touareg grimpe sur le capot de ma voiture ; les mains protégeant ses yeux,

il observe, immobile, la ligne mouvante. Tout à coup il pousse un cri joyeux : Une caravane de Touaregs Hoggar ou Taitoks ; c'est que la présence d'un djich ou rezzou ennemi est fort possible dans ces parages solitaires.

A notre approche, le chef caravanier saute de son méhari, et, plantant sa lance en terre en signe de paix, vient vers nous. Ce sont les chameliers qui ont apporté nos fûts d'essence à In Guezzam et qui, après un séjour au puits d'In Allarem, remontent vers le nord. Ils nous signalent la présence des Touaregs Taitoks aux puits de Taket-n'Koutat (ou Takten-Kouten ; les noms sont difficiles à transcrire phonétiquement, même pour un vieux routier comme Bélaïd). A cette bonne nouvelle, je décide d'abandonner pour ce soir la recherche du puits d'In-Abangarit. Voici trois jours que nous marchons sans arrêt, et l'annonce d'eau pure et abondante n'est pas pour nous déplaire après l'involontaire régime sec que nous avons subi. Nous obliquons vers le sud-est et gravissons les berges ravinées au delà desquelles s'étend une plaine où des centaines de chameaux paissent en liberté autour des puits creusés dans une vallée orientée d'Est à l'Ouest et qui débouche à 2 ou 3 kilomètres plus bas dans le Timersoï. Les pluies de décembre ont fait de cette région un excellent pâturage, et grâce aux innombrables touffes de Kromb, sorte de chou sauvage, les Touaregs qui ne vivent que dans les endroits où leurs chameaux et leurs troupeaux peuvent trouver de la verdure, ont pu s'installer pour de longs mois en ces lieux paisibles autour des puits.

De tous côtés, des guerriers arrivent au galop de leur méharis. Le vaste campement s'agite comme une fourmilière. Les enfants bruns et nus accourent ; des négresses poussent des « youyous » stridents ; seules les femmes touaregs ne bougent pas, paisiblement accroupies à l'ombre de leurs tentes sombres. Le chef des Taitoks,

l'Amrar Mohamed ag m'Khama, s'avance sur son méhari blanc, entouré des guerriers nobles.

Belaïd fait les présentations d'usage, puis, suivant le chef et son escorte, nous traversons le camp jusqu'au puits où nous arrêtons nos voitures.

L'eau est abondante. Nous avons déballé tout notre barda et commencé aussitôt la toilette, au grand émerveillement des jeunes Touaregs accourus. Ces gens, pour qui l'eau est plus précieuse que l'or, ne se lavent jamais et sont choqués de nous voir gaspiller ainsi le précieux liquide. Mais il fallait que nous fussions propres et rasés de frais pour la réception qui devait suivre notre dîner, car nous avons appris que Tédouit, la veuve de Moussa, le précédent Aménokal, se trouvait parmi les Taïtoks et que « l'Ahal », aurait lieu sous les tentes de peaux brunes dressées en notre honneur.

L'Amrar nous a offert deux moutons et une antilope oryx. Bien que nous ayons déjà une gazelle, il a fallu faire égorger un mouton pour ne pas refuser les présents. Quant à l'antilope, je regrette de ne pouvoir l'emporter, c'eût été un joli cadeau à rapporter au Muséum ; mais comment la loger sur nos voitures ? Après un dîner réconfortant et bien que nous fussions fatigués par les dernières étapes assez dures, nous sommes allés faire la cour aux dames, car l'Ahal est une sorte de cour d'amour, analogue à celle des chevaliers et des dames du moyen âge. Tédouit et sa charmante fille Hia, épouse de l'Amrar, sont à l'entrée de la tente, imposantes dans leurs volumineux atours ; leur suite est nombreuse et composée des dames nobles de la tribu. Nous prenons place près d'elles sur des tapis ; quelques guerriers se tiennent à l'écart. La veuve de Moussa est l'objet d'une grande vénération et tout le monde lui témoigne un profond respect ce qui donne à l'Ahal un caractère un peu sévère. En général les hommes chantent et les femmes les accompagnent en jouant de l'Amzad, sorte de guitare monocorde, aux

sons doux. Après quoi, ils font la cour de plus en plus près, allant assez avant dans les jeux de l'amour ; mais devant nous, et devant Tedouit, les privautés ne sont pas admises, et ce ne sont que propos galants échangés avec les deux grandes dames. Bélâïd traduit et, de part et d'autre, les compliments se croisent. J'admire l'aisance avec laquelle Tédouit et Hia nous reçoivent. On pourrait se croire dans un salon du faubourg Saint-Germain. Mais il y a les faces voilées, les tentes, le clair de lune, le désert tout à l'entour, l'antilope blanche blottie contre son maître, et la haute silhouette d'un méhari qui rumine calme et tranquille. A ma demande, la veuve de Moussa autorise la musique et les chants, mais seul un jeune garçon fredonne quelques airs guerriers (1).

Malgré l'intérêt de cette réception, le sommeil nous gagne. Déjà Neufbourg, accroupi derrière moi, s'est replié sur lui-même le nez entre les genoux. Bélaïd apporte les cadeaux que Tédouit fait distribuer parmi ses suivantes. Ce sont les habituels coupons de soie, du fil, des aiguilles, des épingles, des petites glaces à main, qui ont toujours grand succès.

Puis Tédouit se lève, très digne, et s'éloigne. Nous prenons possession de la tente autour de laquelle quatre guerriers, la lance au poing, veillent.

(1) Chez les Touaregs, les paroles sont en quelque sorte subordonnées à la musique. La base des chansons est un *touït*, un air ou mieux un « timbre » auquel les compositions poétiques sont assujetties au moyen de contractions, d'élisions et de toutes sortes de complaisances grammaticales. La métrique poétique n'existe pas ; la métrique musicale est prédominante. La poésie est donc asservie à la musique, et ces deux arts, intimement liés, sont devenus plus qu'un passe-temps de femmes, un excitant des principes d'honneur des guerriers, un moyen d'éducation de la jeunesse à laquelle on rappelle les événements glorieux du passé de la tribu.

Les Touaregs ont, suivant la confédération à laquelle ils appartiennent un nombre variable de *touït* auxquels ils adaptent toutes leurs poésies.

Les Imouhar de l'Ahaggar en ont 9. (V. MASQUERAY, *les Chansons Touareg*, 1889.)

Azel Izembir. — Ouan Dat Amoud (celui de l'Aurore).

Ascha Ka. — Tihadanaria. — Arab (celui des Arabes.) — Saïanine

Le 19 à six heures du matin, nous nous mettons de nouveau en route, salués à quelques kilomètres du campement par une fraction de la tribu.

Les Taïtoks sont aujourd'hui nos amis, mais, il y a douze ans, ils étaient partis en dissidence et s'étaient joints aux troupes Sénoussistes qui attaquèrent Agadès. Aussi les a-t-on placés sous la dépendance de l'Amenokal du Hoggar et leur chef privé du titre d'Amenokal ne porte que celui d'Amrar, ce qui les vexe beaucoup. La tribu compte actuellement 25 nobles, 130 imrads et plus d'une centaine de nègres. Leurs lieux de pâturages sont généralement dans l'Ahnet, et c'est la première fois que des pluies exceptionnelles les ont amenés dans l'Aïr.

Comme leurs cousins du Hoggar, ils sont de haute stature, fins, souples, enveloppés généralement d'étoffes noires ou mordorées, sur lesquelles les plus élégants aiment à jeter des étoffes voyantes, rouges de préférence.

La région que nous atteignons est mouvementée, la végétation commence à être plus serrée et les gazelles se lèvent par bandes de 8 à 10. Je tente quelques poursuites, mais le terrain est trop difficile et nous casserions des ressorts. Il faut se contenter de les voir bondir légères, derrière les rideaux épineux.

La brise du matin est encore fraîche, mais lorsqu'on

(celui du chant par excellence). — Houdjan Tanlissan (celui des chevaux). — Ainana (emprunté aux Adjer).

Les Adjer distinguent le *Saianine* vif et assez rapide employé chez les Kel'Rela et les Taitoks, le *Ahmena*, lent et traînant comme une mélodie et le *Asaher*, particulier à leur tribu.

(Cf. « Chant chez les Imouhar », par l'officier interprète RIMBAUD. (*Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 1<sup>er</sup> juin 1902 et Jules ROUANET, « la Musique arabe en Algérie », dans le *Mercur Musical* du 1<sup>er</sup> décembre 1905. 1<sup>re</sup> année, n<sup>o</sup> 14, p. 555.)

« Les quatre pas lourds de la marche du chameau forment la mesure et l'alternance des syllabes brèves et longues de la langue parlée ; combinées avec les temps successifs de cette mesure elles créent le *hida* des Bédouins primitifs, ancêtre lointain de la musique arabe. » — (Clément HUANT, *Littérature arabe*. Paris, 1902, p. 4).

atteint 9 heures, le soleil devient ardent, et à midi il fait 36° à l'ombre.

La marche a été reprise à la boussole. Arrivés sur une sorte de promontoire dominant les deux grandes dépressions du Tessellaman et de l'Irazer d'Agadès, nous érigions un redjem sur lequel le point est porté (6°5 long. 18°13 lat).

Déjà le mirage a repris possession du terrain et empêche de voir au loin. Il eût été intéressant de pouvoir préciser la configuration de cette région qui se trouve au confluent des plus importantes oueds de l'Aïr, l'Irazer d'Agadès, réservoir des eaux qui descendent sur le versant Est du massif et le Timersoï l'un des principaux fleuves sahariens. Né à plus de 1 400 mètres d'altitude sur les hauteurs situées entre l'Adjer et l'extrême pointe N. E. du Hoggar, l'Oued Tafassasset contourne ce dernier massif par l'est, s'engouffre dans le Tanezrouft, entre Aïr et Hoggar, en draine toutes les eaux, change son nom en celui de Timmersoï, puis s'étale sous le nom de Tesselaman dans la large dépression que nous abordons en ce moment. En la quittant, il devient l'Oued Azaouac, coupe en direction générale S. O. à travers l'actuel territoire Nigérien, et termine sous le pseudonyme de Dallol Bosso sa course dans le Niger au Sud du « W » près de Boumba, après un trajet de 1 800 kilomètres. Fleuve quaternaire type, sa vie est liée à celle du Niger. Car, tandis qu'à une époque plus humide, ses eaux coulaient à travers une plaine verdoyante et rejoignaient le golfe de Guinée par le thalweg actuel du Niger, depuis Boumba, ce dernier coulait encore au Nord dans le Sahara jusqu'au moment où l'amas de sable qu'il transportait l'obligea à se détourner vers l'Est puis vers le Sud où il fit éruption dans l'Azouac qu'il engloba dans son parcours majestueux. A l'heure actuelle, qu'il s'appelle Tafassasset, Timersoï, Azaouac ou Dallol Bosso, c'est une rivière morte dont seuls quelques arbustes aux

racines profondes égayent de loin en loin la monotonie.

De notre promontoire, nous descendons vers l'Irazer, poursuivant non sans peine, à cause du terrain raviné, la ligne directe qui doit nous mener à In Abangarit. Le cours de l'Oued est couvert d'une véritable forêt de Tamats et de mimosées. Nous le traversons et voyons en face de nous les dunes basses et jaunes. Est-ce l'Erg Iguidi? Les cartes existantes divergent complètement. Après mille détours, le guide s'avoue vaincu ; il ne sait plus où nous sommes. Vertement tancé par le colonel qui, avec une patience et une minutie admirable, note le cap et les distances kilométriques à toute minute, il croit subitement reconnaître l'oued Tin Ololog. Nouvelle erreur. Au moins avons-nous l'amère satisfaction de constater, à la suite de zigzags sans fins, que les cartes existantes sont complètement fausses. Après 4 heures de marche et de contremarche, dégoûtés de la science cartographique, des puits sahariens et des guides touaregs, nous décidons d'abandonner la recherche de l'introuvable In Abangarit et de reprendre le cours de l'Irazer, lorsque soudain nous recoupons des pistes fraîches de chameaux, d'ânes et de bœufs qui sortent de l'Irazer et vont vers l'Ouest.

Voici la direction des puits. « Attendez, » dit l'un de nous l'index levé, ces « traces, ce crottin frais, n'est-ce pas, comme dirait Joseph Prudhomme, un sabre à double tranchant ; les animaux vont-ils au puits ou en viennent-ils? » Remarque très justifiée.

« Le Targui dit... » hasarde-Bélaïd.

« Qu'il se taise ce Targui de malheur qui nous fait bafouiller depuis ce matin... » C'est le colonel dont la fureur concentrée éclate soudain. Puis reprenant son calme habituel, il opine qu'il n'y a guère plus de probabilités d'un côté que de l'autre et qu'il faut agir au petit bonheur et nous en remettre à notre flair d'artilleur ou mieux encore de chasseur.

Les animaux, quand ils ne sont pas dérangés par l'homme, paissent d'habitude de bon matin et vont boire ensuite. Il est donc probable que les troupeaux agissent de même et que, après avoir mené leurs animaux dans la haute brousse de l'Irazer, les bergers les ont conduits à l'abreuvoir. Suivons donc leurs traces. La brousse fait place à la savane, puis à la steppe, enfin au désert nu et plat ; au bout de vingt-cinq minutes, nous apercevons les troupeaux. Ils sont au puits.

Nous l'avons enfin trouvé, ce fameux puits d'In Aban-garit ; s'il n'y avait pas eu de troupeaux, nous aurions bien pu passer à 50 mètres de son orifice, sans l'apercevoir. Un simple trou dans le sol absolument plat, pas le moindre arbre ou tas de cailloux pour en marquer l'emplacement, et de plus, il se trouve à plus de 20 kilomètres de l'emplacement que lui assignent les cartes.

Nous étions heureux de pouvoir enfin nous repérer d'une façon à peu près exacte et de trouver là, parmi les bergers, un guide qui nous accompagnera jusqu'à Teg-guida-n-Tesemt. C'est un garçon de la tribu des Kel Dagrâli dont nous avons connu le chef Ouksem à Tamarrasset. Il répond au nom sympathique de Dou-douag-Ouched. Guide excellent, il nous mènera en ligne droite à notre but.

La route que nous prenons pour l'atteindre est fort agréable ; de vastes espaces où pousse l'Almor, une graminée aussi dorée par le soleil que le blé en Beauce avant la moisson ; de place en place, des bouquets de Tamats et d'autres épineux. Quant aux gazelles, elles sont trop. Ce n'est plus amusant. On est tenté de leur crier : assez, on vous a trop vues ! comme aux figurants qui au théâtre repassent dix fois en faisant le tour des coulisses.

Elles sont toujours plus nombreuses. Nous en avons aperçu cet après-midi au moins deux cents. Quel merveilleux pays de chasse et comme c'est dommage de ne pouvoir s'y arrêter !

Le sol est plat et dur, fait de banco, sorte d'argile crevassée par la chaleur, mais qui doit être impraticable dès qu'il pleut, à en juger par les traces des animaux profondément incrustées dans le sol. Après avoir traversé un long espace uni et plat d'environ 12 kilomètres, merveilleux autodrome, puis d'immenses étendues d'Almor doré et, suivi à distance, le dos allongé des monts Tighezza dont la silhouette claire est visible à grande distance, nous arrivons à Tegguida-n-Tesemt, la colline des salines, le premier village rencontré depuis Tamarrasset après quatre jours de route. Une tribu marabou-tique de 200 membres, les Kel Tegguida, exploite en commun les salines à son grand profit employant d'anciens captifs nègres comme ouvriers.

Quel abominable endroit ! Tout est brûlé, corrodé par le sel que la nature a mélangé à la terre. Un ignoble village, sale, pouilleux, entasse ses cases malodorantes à côté de la colline rouge où se retrouvent les salines. Tout autour s'étalent les campements des caravanes, accumulant sur le même espace les fientes des chameaux, des ânes, des bœufs, des hommes. Il faut aller à 10 kilomètres de là pour trouver de l'eau potable.

Le chef de la tribu s'empresse pour nous montrer son exploitation. Aux flancs de la colline, des bassins sont creusés, formés par des centaines de petites alvéoles, grandes comme des cuvettes de lavabos. L'eau s'y mélange avec la terre apportée dans des couffins. Puis, lorsque le soleil a séché la boue, on gratte la surface où miroitent les cristaux dans une terre grise. Des femmes et des noirs les pétrissent avec un peu d'eau et en forment des petits pains bruns qui contiennent plus de terre que de sel... Précieuse marchandise pourtant que les nomades et les demi-nomades de l'Air viennent chercher de loin et payer fort cher.

Nous écourtons la visite autant que possible de peur de nous charger de vermine et allons camper à 15 kilo-

mètres plus au Sud, un peu en dehors de la route caravanière qui mène à Agadès.

20 février. — Le 20 février, en suivant la piste des troupeaux, que nous rencontrons nombreux sur notre route, nous traversons sans trop de peine quelques koris sablonneux parmi lesquels le Timoumenène, et atteignons In Gall (85 km. de Tegguida).

Le long de la route, mon frère avait tiré une jolie gazelle qui fut dépouillée sur la place d'In Gall. Là les mécaniciens s'occupèrent du plein d'essence, tandis que Neufbourg et Béarn allaient faire la cour à une très jolie petite négresse pour la photographier. Pendant ce temps j'interrogeais le chef du village.

In Gall est une agglomération de cases en pisé surmontées de paillettes pointues. Elle possède une jolie palmeraie de 2 000 arbres et produit des dattes. Sa population est de 4 à 5 000 âmes, nègres libres ou sous la dépendance des descendants de marabouts arabes fortement métissés de sang noir.

Bien mauvais les 120 kilomètres entre In Gall et Agadès ! Nous comptions arriver en trois heures et demie, il nous en a fallu le double. Terrain caillouteux et parfois encombré de végétation, de rochers difficiles à contourner, puis de crêtes dallées où l'on bondit, glisse, et se heurte avec violence. Rien n'est monotone comme la petite brousse de l'Irazer que nous suivons longuement. Trois grands puits le jalonnent : Assaouas, Mechelouid et Guerboubou.

Au coucher du soleil seulement nous apercevons de loin la haute silhouette du minaret qui couronne Agadès. La ville s'étage grise et brune sur les derniers contreforts des montagnes bleues de l'Air, majestueuse de loin, pauvre et délaissée de près.

Ce n'est plus la capitale somptueuse que l'explorateur Barth visitait pour la première fois en 1852. Les guerres

du dernier siècle, auxquelles seules l'occupation française a mis fin ont ruiné le pays pour de longues années. De l'ancien Agadès tel que l'a vu et dessiné le grand géographe allemand, il ne subsiste que le minaret. Cependant c'est ici que réside le dernier sultan noir. Le gouvernement français l'a maintenu dans ses fonctions purement honorifiques, comme il maintient à côté de lui l'Anastafidet, chef des Touaregs de l'Air, son rival. Jamais on n'a mieux appliqué le principe de diviser pour régner.

A 2 kilomètres au N. O. de la ville, un grand quadrilatère de murs crénelés, que dépassent des tours où flotte le pavillon tricolore, indique le poste militaire. Contournant la ville, nous nous en approchons rapidement. Déjà l'ombre envahit la plaine qui environne le fort, quand nous voyons des cavaliers arriver au galop au-devant de nous. C'est le capitaine Thoine, commandant la compagnie de tirailleurs et chef du territoire.

Le guetteur sénégalais qui, du haut de la tour, surveille nuit et jour les abords du fort, avait signalé ce fait tout nouveau dans les annales du poste : Trois automobiles venant du Nord.

Suivant les cavaliers, nos voitures entrent lentement par la porte principale dans la cour spacieuse qu'entourent les logements des officiers et ceux réservés aux très rares hôtes de passage. Un peloton sénégalais rend les honneurs.

Je présente mes camarades au capitaine qui à son tour nomme les deux officiers du poste, le sous-lieutenant d'artillerie coloniale, Riou et le lieutenant médecin Blocquaux.

« Vous êtes exact au rendez-vous, me dit le capitaine. Une dépêche de Dakar m'annonçait votre arrivée vers la mi-février.

— Et mon radio de Tamanrasset? »

— Pas reçu. »

— Comment? »

— Oh ! vous savez, il ne faut pas s'en faire ici ; les radios sont plus capricieux qu'une jolie femme. »

De fait deux jours plus tard, pendant que nous déjeunions au mess du capitaine, un planton noir arrivait empressé avec une dépêche urgente à la main. A la date du 16 février le lieutenant d'Ornant avertissait le poste d'Agadès que notre mission avait quitté le Hoggar.

Je livre ce petit mystère à la sagacité de l'Académie des Sciences. La dépêche portait comme date d'émission le 16 février et fut reçue le 22 février. Les ondes électriques avaient mis sept jours pour parcourir 963 kilomètres. La loi des attractions les aurait-elle immobilisés pendant la manipulation dans quelque « mêlé-cass » dont les qualités semblables à celles de la source Léthé sont bien connues des savants et des poivrots ?

Avec d'autres provisions, une belle et lourde caisse de champagne était venue nous attendre ici, après avoir navigué jusqu'à Lagos continué en chemin de fer à Kano, en auto à Zinder et à dos de chameaux jusqu'à Agadès. Mais ce soir les officiers ne nous permettent pas de déboucher notre Rœderer. C'est avec le champagne du poste que nous fêtons la première liaison automobile Hoggar-Air, heureusement accomplie.

PRINCE SIXTE DE BOURBON.